Ami du Clergé du 14 mars 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sur le présent et l'avenir du Catholicisme. — VII. Les promesses de Jésus, 161. — VIII. Le Catholicisme vivra, 164.
Retraite pascale à des femmes. — VI. La Sainte Vierge à Nazareth, modèle des vertus familiales, 168. — VII. Allocution pour la messe de communion, 172.
Cinq minutes d'Evangile. — XX. *Pâques* : La Résurrection prouvée par les apparitions, 175.
Plan de sermon pour Pâques. — Le triple caractère de la résurrection, 176.

SUR LE PRÉSENT ET L'AVENIR DU CATHOLICISME

VII

LES PROMESSES DE JÉSUS

Messieurs,

Nous sommes arrivés à la veille de clore nos conférences, et il nous faut tirer les conséquences des idées et des faits que je me suis appliqué à produire et à développer devant vous. Cette conclusion, le Souverain Pontife Pie XI l'a tirée avant moi. Traçant le portrait de l'époque où nous vivons, il a montré au monde les deux faces de misère et de gloire du Catholicisme contemporain. D'un côté, dit-il, beaucoup de fidèles affligés d'une ignorance incroyable des choses divines, empoisonnés d'erreurs, plongés dans l'indifférence ; une poursuite effrénée des biens passagers ; des disciples endormis en face des sectes hostiles qui sapent les institutions sacrées, le mariage, l'éducation des enfants, la pudeur ; des traîtres qui passent à l'ennemi. Mais d'un autre côté, en dépit de la perversité croissante des hommes, une merveille : « On voit, sous l'inspiration du Saint-Esprit, grandir le nombre des fidèles des deux sexes qui, d'un zèle ardent, s'efforcent de réparer tant d'insultes au Cœur du Divin Maître [1]. »

Le Pape, vous le voyez, bien placé pour juger l'ensemble de l'Eglise, constate que « c'est merveille de voir, sous l'inspiration du Saint-Esprit, *grandir le nombre des fidèles* des deux sexes. » Donc le Catholicisme, non seulement ne périt pas, mais il grandit. C'est également la conclusion des recherches que nous poursuivons depuis quelques semaines. Le Catholicisme s'avère riche des plus belles promesses d'avenir, vivant, agissant, progressif, de taille à braver tous ses ennemis et sûr de leur survivre.

Catholiques, rassurez-vous donc ! Le Catholicisme ne périra pas ; vous avez le droit de croire à sa pérennité.

Il vivra, parce que son divin Fondateur veut qu'il vive.

Il vivra, parce qu'il n'y a pas de force au monde qui le puisse détruire : ni les persécutions, ni la science dont on a dit tant de fois de nos jours qu'elle lui était ennemie.

Permettez-moi quelques considérations sur ces deux idées.

I

Jésus-Christ est Dieu, Messieurs, c'est notre foi ; il est Dieu, et il a prouvé sa divinité, non seulement par ses miracles, par sa vie, par sa mort, par sa doctrine, par la création de l'Eglise ; mais aussi par l'empire unique qu'il a eu dans l'histoire et qu'il garde et gardera sur les âmes et sur le monde. Or, Jésus-Christ a prédit que son Eglise, et donc le Catholicisme, ne périrait pas.

Rappelons-nous ces paroles que vingt siècles ont confirmées : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Rappelons-nous cette autre parole : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » c'est-à-dire, tant qu'il y aura une terre et des hommes, jusqu'à ce jour où les étoiles tomberont du ciel, où la nature se dissoudra, où l'humanité sera jugée, où seront formés une terre nouvelle et des cieux nouveaux.

Ces paroles du divin Fondateur de l'Eglise sont notre charte immortelle. Elles sont, en même temps, des prophéties. Or, je vous le demande, ces prophéties se sont-elles déjà réalisées dans le passé ?

Jésus a dit que les portes de l'Enfer, autrement dit, ses puissances déchaînées, ne prévaudraient jamais contre son Eglise : ont-elles prévalu ? Depuis deux mille ans que l'Eglise existe, la face de la terre a changé. Les rois et les empereurs sont morts ; les empires et les royaumes ont disparu ; des races d'hommes se sont mêlées ; des civilisations ont succédé à des civilisations. Elle, l'Eglise catholique, est demeurée immuable et inchangée, reposant, comme le Maître l'a prédit, sur le même fondement qui est Pierre ; et au milieu de ces deux mille ans d'écueils et de combats, alors que les nations ont si souvent renouvelé leurs chefs, elle est toujours dirigée par ce même Pierre toujours vivant dans la succession des Pontifes souverains.

Jésus a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Jésus a-t-il quitté l'Eglise catholique depuis le jour où cette parole fut prononcée ? Non ; il est demeuré avec elle par son Eucharistie et par son Esprit. Certaines Eglises ont quitté Jésus, et Jésus a quitté certaines Eglises. Il y a eu des hérésies et des schismes. Des Eglises ont adultéré la doctrine et la morale de l'Evangile ; l'Eglise catholique, elle, a conservé le dépôt intégral de la Révélation.

Jésus est avec son Eglise. Il l'a gardée jusqu'à ce jour ; jusqu'à ce jour il a veillé jalousement sur sa vie. C'est la garantie qu'il continuera à sauvegarder le Catholicisme jusqu'à la fin des siècles, comme il l'a dit.

Telles sont les promesses du Christ. Ses promesses sont fidèles et irréformables : « Le monde passera, nous a-t-il dit, mais mes paroles ne passeront pas. »

[1] Encyclique *Miserentissimus Redemptor* du 8 mai 1928.

Mais vous n'avez pas seulement, Messieurs, ces assurances divines ; vous possédez encore les plus solides raisons de croire votre religion immortelle, et ces raisons, c'est la raison elle-même qui vous les donne.

Pour qu'elle disparaisse, il faudrait qu'elle succombât aux persécutions ou qu'elle fût détruite ou supplantée par la science, comme le disent et l'espèrent les incrédules de notre temps. Or, cela ne sera pas.

II

Les persécutions ne peuvent rien contre le Catholicisme ; il y a longtemps que c'est pouvé.

Des persécutions, il y en eut dès son apparition, au lendemain de l'Ascension de Jésus. Il y en eut à Jérusalem, où Etienne et Jacques sont, l'un lapidé, l'autre précipité du haut du pinacle du Temple. Il y en eut dans tout l'immense empire romain, et cela dura trois siècles, avec un chiffre de victimes indénombrable. — L'Eglise a-t-elle péri ? Elle s'est étendue, et il fallut reconnaître que le sang des martyrs est une semence de chrétiens !

Depuis, les persécutions ont succédé aux persécutions ; mais le Catholicisme était répandu dans tout l'univers et il était désormais impossible de le détruire en tous lieux.

Quand on étudie l'histoire de l'Eglise, il est deux faits qui frappent plus particulièrement l'attention : c'est d'abord le nombre et l'intensité des luttes qu'elle eut à soutenir, c'est aussi l'alliance de toutes les erreurs et la coalition de toutes les haines contre elle. Depuis sa naissance jusqu'au moment présent, elle a été constamment attaquée, et des façons les plus diverses, dans ses dogmes et dans son culte, dans sa discipline et dans ses actes, dans sa liberté et son indépendance. « Elle a vu, dit un éminent écrivain catholique, s'élever contre elle, après le paganisme et le mahométisme, les hérésies qui nient son autorité, le philosophisme qui rejette la révélation, le pouvoir absolu et le faux libéralisme qui veulent la subordination de l'autorité religieuse à l'autorité civile, la révolution qui cherche à anéantir le Catholicisme. Elle est demeurée aux prises, dans les pays protestants, schismatiques et païens, avec l'intolérance des lois ; dans les pays catholiques, avec la tyrannie des gouvernements et des partis ; partout, avec les préjugés enracinés et les calomnies audacieuses. Elle a été tour à tour trahie par toutes les puissances. En face de son camp s'est déployé celui de toutes les erreurs la persécutant, mais fraternisant entre elles et faisant appel au secours des passions les plus basses, à la cupidité et à l'immoralité des grands et des petits, des rois et des peuples. Et cependant, quoique battue par la tempête depuis dix-huit cents ans, quoique affligée de tant de chutes et de faiblesses, l'Eglise est restée debout, allant et enseignant les esprits les plus ordinaires comme les intelligences les plus élevées, les cœurs les plus simples comme les âmes les plus nobles, formant cette conscience publique qui est notre orgueil et répandant ses bienfaits jusque sur ses ingrats blasphémateurs. Elle a émoussé toutes les armes brandies contre elle ; elle a condamné ses ennemis à varier continuellement leurs plans d'attaque, et tandis que tous ont passé, elle est demeurée [1]. »

Voilà pour le passé, Messieurs.

Les persécutions de notre âge n'ont pas eu plus d'effet. La Révolution française a fait de nombreuses victimes, c'est connu ; mais tout le sang catholique n'a pas coulé sur ses échafauds ! Elle s'attaque à la tête : elle enlève le pape Pie VI, et les incrédules proclament que ce Pontife est le dernier des Papes ! Pie VII lui succède, et il y a un autre pape ! Sous le règne de Napoléon, Pie VII est prisonnier à son tour : Napoléon va mourir à Sainte-Hélène, et Pie VII reprend à Rome le gouvernement de l'Eglise universelle !

Ailleurs, il en a été de même, et il en sera toujours de même partout où coulera le sang chrétien. Il n'existe pas de bourreau assez fort pour anéantir 400 millions de fidèles, et les persécutions, sanglantes ou non, ne sont pas seulement cruelles et barbares, elles sont absurdes !

Quant aux luttes politico-religieuses auxquelles les hommes de notre génération ont assisté comme témoins ou comme combattants, elles ne prouvent rien ; elles ne sont que « la répétition de milliers d'épisodes antérieurs, tous pareils, qui attestèrent à chaque époque le tourment d'une humanité déchirée entre son invincible besoin de croire et les révoltes de son orgueil, de ses passions, des illusions qui *emplissent nos reins,* comme disait énergiquement l'excellent maître de psycho-physiologie qu'était le Psalmiste [2]. » — Pour parler plus nettement, les graves événements qui ont paru ébranler l'Eglise au sein des nations latines, si douloureux qu'ils aient été et qu'ils soient encore, ne sont que des phases d'une persécution nouvelle, non les prodromes d'une dissolution. « L'ordre politique sera ruiné avant l'édifice des croyances, bien loin que celui-ci, en tombant, prépare la chute du premier. » Et voilà des raisons qui maintiennent chez un catholique l'humaine confiance au salut de l'Eglise dont il est assuré par la foi.

Donc, les persécutions sont et resteront impuissantes contre le Catholicisme, et loin de lui faire du mal, toute l'histoire proclame cet étonnant résultat de ces sortes de cruelles tempêtes : elles lui feront plutôt du bien. Quand, du printemps à l'automne, soufflent les vents violents des jours d'orage, ils arrachent aux fleurs la poussière féconde de leur pollen, et aux arbres les fruits qui portent dans leur pulpe le pépin qui multipliera leur race. Ainsi en est-il de l'Eglise. Elle est battue, secouée, meurtrie ; c'est en vain : sa doctrine, sa pensée, son âme, sa foi sont enlevées sur des ailes invisibles et vont germer plus loin.

Ce surnaturel phénomène s'est toujours produit ; c'est une loi ; il se produira toujours.

Reste la Science, sur laquelle nos ennemis ont fondé tant d'espoir.

[1] Charles Woeste, *Vingt ans de Polémique.*
[2] E.-M. de Vogüé, *La question religieuse.*

III

Pas plus que les persécuteurs, l'idole moderne, la Science, qu'on se plaît à lui opposer avec une malice aussi perfide qu'ingénue, ne peut arriver à détrôner le Catholicisme.

La Religion catholique a été, tout le long du dernier siècle, et elle est encore aujourd'hui, par quelques représentants attardés du Scientisme, battue en brèche, considérée comme appelée à disparaître, déjà finissante. On se pique de savoir et de philosophie ; on se dit les représentants de la pensée moderne ; et l'on proclame que les vieux dogmes ont fait leur temps et qu'avant peu il n'en sera plus question !... On assure que le Catholicisme est une religion vieillie et périmée, liée au passé par des chaînes qu'elle ne peut rompre et, par conséquent, condamnée par le progrès à disparaître bientôt !... On affirme que, dans un siècle au plus, les catholiques ne seront plus qu'un groupe infime et méprisé. La Science les aura balayés de la surface de la terre pour toujours !

Ce mot magique, *la Science*, impressionne les masses, pour qui, du reste, ce mot n'est qu'un mot. Elles croient ingénument que cette Science, dont on leur parle tant, est une force anti-doctrinale et que, de même qu'elle a trouvé des engins extraordinairement meurtriers et des gaz asphyxiants ou empoisonneurs, elle trouvera un moyen d'étouffer les idées et les croyances.

Un fait certain et dont nous sommes tous témoins à cette heure, c'est que ce moyen, elle ne l'a pas encore découvert. Les plus grands savants de notre époque, les Faye, les Pasteur, les Branly, sont des catholiques. Le seraient-ils restés, toute leur vie et jusqu'au dernier soupir, si la science ruinait et détruisait nécessairement et fatalement la Foi ?

— Il n'importe ! Il n'y a, répètent les incrédules, dans la doctrine de l'Eglise qu'un ensemble de superstitions plus ou moins contraires à la raison et à la conscience des sociétés civilisées. On ne peut s'y intéresser que comme à un chapitre des maladies mentales. Légendes, rêves, fictions, symboles, servitude et illusion de l'esprit, il ne se peut pas que la Science ne fasse tomber tout cela !...

— On sent la haine dans cette phraséologie grandiloquente et dédaigneuse ; mais ce qui est facile à dire n'est pas toujours facile à faire, et cette foi divine qui n'est rien de ce que l'on ose prétendre qu'elle est, car elle est la vérité de Dieu, vivra sans que ces prétendus médecins la tuent !

Pourquoi ? Parce que la foi catholique est hors de toute atteinte. La science ne peut rien contre elle, parce que la science, incapable d'arriver à savoir le tout de rien, ne fait que reculer les limites du mystère sans jamais parvenir à les abattre. Elle a beau faire, elle ne découvre que des effets ou des causes secondes ; la cause souveraine lui échappe, et elle ne saurait la nier sans mentir. Elle ne peut contredire ce que le Catholicisme enseigne sur nos origines, parce que nos origines, elle les ignore : là-dessus, le plus savant de nos paléontologistes n'en connaît pas plus long que le plus ignare des paysans ! Elle ne peut contredire ce que le Catholicisme enseigne sur le but de la vie : ni elle ne sait ce que c'est que la vie, ni elle n'en connaît le but. Elle ne peut contredire ce que le Catholicisme enseigne sur nos fins dernières, parce qu'elle n'a aucune prise sur l'éternité. Il en est de même pour tous les dogmes. Au surplus, il faut se rappeler qu'on ne détruit que ce qu'on remplace. Or, la science remplace-t-elle la religion ? Que non pas ! Et ici, c'est un rabbin qui parle : « La Science, dit-il, n'atteint que les *rapports* des choses, non les choses elles-mêmes, non le fond des choses. Tout ce qui est qualité, originalité, individualité, c'est-à-dire ce qui proprement est être et vie, lui échappe. Prétendre que devant la science la religion doit disparaître, cela équivaut à soutenir que la catégorie de la *qualité* peut se ramener à la catégorie de la *quantité*, ce qui est absurde [1]. »

Le rabbin parle d'or. Si la science ne peut rien contre la Religion en général, à plus forte raison ne peut-elle rien contre le Catholicisme.

Au reste, il n'y a guère, pour embrasser ces vues sans nuances d'un scientisme borné, que des savants qui ne sont que de petits savants. Les vrais savants, de Copernic à Pascal, et de Newton à Pasteur, raisonnaient autrement. Au fond, le combat est tout pratique : c'est le combat des volontés orgueilleuses et charnelles contre la règle qui prétend les soumettre, du monde contre Dieu, de l'Antechrist contre Jésus-Christ. Combat qui ne finira qu'au dernier jour. La persistance de ce combat prouve encore que le Catholicisme durera jusqu'à ce dernier jour, car il n'y a pas de combat sans adversaires !

Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, polémistes, savants incrédules, politiques et tyrans, l'Eglise enterre tous ses ennemis. Naguère, elle enterrait ce pauvre Viviani, qui, glorifiant la politique irréligieuse et persécutrice d'un gouvernement sectaire, prononçait la phrase tristement célèbre : « Nous avons éteint dans le ciel des étoiles qui ne se rallumeront pas ! » Les étoiles brillent toujours ; c'est lui qui s'est éteint !

Avant lui, Eugène Sue avait dit : « Nous avons mission de travailler à l'abolition de toute religion ; » et Edgar Quinet avait renchéri : « Oui, s'était-il écrié, il faut étouffer le Catholicisme dans la boue ! » Ces deux hommes pourrissent depuis longtemps dans le tombeau, et l'Eglise est toujours là !

Renan lui-même s'est trouvé pris de découragement devant la solidité du monument qu'il eût voulu détruire : « Que faisons-nous, pauvres philosophes ? gémit-il. Dresser notre motte de terre, chacun à notre guise, aplanir une base, sans espérance que personne vienne jamais y bâtir ! » Il a raison de désespérer. Rien à faire contre une construction de cette taille. Ceux qui la veulent abattre, et qui la minent, ressemblent à la taupe qui taraude sa taupinière au pied d'une montagne !

Une autre raison de confiance, ou plutôt de certi-

[1] Louis Germain-Lévy, Rabbin de Dijon, *La Question religieuse*, p. 133.

tude que le Catholicisme, en dépit des prophètes libres-penseurs et de leurs prédictions, vivra, c'est son irrésistible attirance : il y aura dans tous les temps, des âmes qui l'appelleront à leur secours et y trouveront leur refuge. C'est ce que nous verrons dans notre dernière conférence.

* *

En attendant, Messieurs, prenons la résolution de ne pas nous laisser effrayer par les vains épouvantails que la libre-pensée, ennemie et intéressée, plante au bord de toutes les routes, dans les livres, les journaux, les revues, les tracts, les conférences ou les conversations. Nous avons à craindre que des âmes ignorantes ou trop simples se laissent influencer et se perdent ; nous n'avons rien à redouter pour notre cause.

Si des défections se produisent autour de nous, serrons les rangs. Le Catholicisme veut, comme son divin Fondateur, sauver tous les hommes ; il veut englober l'humanité tout entière, mais en réalité il ne vit que par ses élites, c'est-à-dire par nous. Or, la foi est si profondément enracinée dans les âmes croyantes que rien ne l'en pourra arracher. C'est pourquoi, une fois encore, je vous dis en finissant ce discours : Confiance, dans la fierté d'appartenir à une Société immortelle !...

VIII

LE CATHOLICISME VIVRA

Messieurs,

Je vous ai annoncé que je vous parlerais, dans cette dernière de nos conférences, de l'irrésistible attirance du Catholicisme, autrement dit, du prestige, et même du charme entraînant, qu'il est dans sa nature d'exercer sur les âmes. Ce prestige et ce charme sont en lui comme l'aimant dans le fer, ou, si vous aimez mieux, c'est une vertu comme celle qui, nous dit l'Evangile, sortait du Christ lui-même, ce magnétisme divin qui poussait les foules vers leur Sauveur. J'estime que c'est là une des raisons de la vitalité du Catholicisme et une garantie de son avenir. Ce qui est aimable ne saurait mourir, tant qu'il y a des cœurs pour aimer ; et ce qui est nécessaire à la vie des hommes est sûr de vivre tant qu'il y aura des hommes sur cette terre.

Or, en premier lieu, le Catholicisme est aimable, en ce sens qu'il attire les regards, la pensée et les cœurs. — En second lieu, il a en lui la solution des plus pressants problèmes de la vie des individus et des peuples. — En troisième lieu, notre temps a sous les yeux d'éclatantes manifestations de sa force d'expansion et de sa vitalité.

Vous m'accorderez encore, Messieurs, dans ce dernier entretien la sympathique attention à laquelle vous m'avez accoutumé.

I

Je dis, Messieurs, que le Catholicisme, plus que toute autre religion, attire les regards, la pensée et les cœurs.

Regardez ce monde que nous avons déjà parcouru ensemble. Où est la religion qui tienne, sur cette terre et dans l'humanité, la place tenue par le Catholicisme ? Mahométisme, Bouddhisme, Shintoïsme sont des religions barbares ; le Protestantisme avec ses mille sectes, l'Eglise orthodoxe avec ses communautés autocéphales asservies au pouvoir civil, morceaux cassés de l'Eglise unique, toutes ces formes religieuses sont incapables de donner aux âmes la plénitude des satisfactions spirituelles qu'elles réclament.

Non pas que les peuples qui ont embrassé ces religions à la faveur des circonstances politiques, et le plus souvent par un sentiment de servitude à l'égard des pouvoirs publics, n'y soient pas attachés. Presque tous, au contraire, y sont fanatiquement attachés. Mais l'attention du monde se porte-t-elle sur elles ? A part les savants qui en font un sujet d'études et quelques originaux qui s'en font les adeptes, — et le nombre en est plus qu'infime, — où sont les esprits qui s'en préoccupent ? Le Catholicisme, au contraire, attire l'attention de tout ce qui pense. Dès qu'il est connu, il faut qu'on se prononce pour ou contre lui. On peut dire, sans rien exagérer, que sa présence obsède le monde.

C'est qu'il n'est aucune religion qui réponde plus parfaitement aux préoccupations foncières de l'intelligence humaine et du cœur humain. C'est qu'il n'est pas de système religieux plus cohérent ; on peut dire de lui qu'il est un bloc où tout se tient et se commande. C'est qu'il s'accommode de tous les temps comme de tous les lieux. Il a su, pendant dix-neuf siècles, au milieu des conjonctures les plus variées, s'adapter à toutes les races et aux civilisations les plus dissemblables, du Romain des premiers siècles aux Barbares du moyen âge, des Français du XVII^e^ siècle, intellectuellement si raffinés, aux Chinois, aux Hindous et aux Congolais de nos jours ! Voyez encore combien son allure est aisée et comme il se meut parmi les nations les plus neuves, les plus hardies, les plus franchement libres et démocratiques de l'Amérique ! [1] C'est enfin qu'il possède une organisation qui, bien que dominée par le principe d'autorité, n'en demeure pas moins d'une souplesse insurpassable.

Seul, le Catholicisme réalise pleinement le type d'une religion positive. Seul, il satisfait toutes les aspirations religieuses de l'homme. Seul, il a une doctrine pleine, cohérente, rayonnante, vraies paroles de la vie présente et future. Seul, il possède une organisation au service des vérités qui sauvent et élèvent. Seul, enfin, il possède une puissance d'adaptation et une plasticité qui lui permet d'être compris par toutes les races. Ce sont là des qualités plus qu'humaines, et qui, aux yeux même de ses adversaires clairvoyants, est une marque certaine de son invincibilité.

Vous vous expliquez maintenant, Messieurs, qu'une telle religion attire et fixe les regards du monde. Elle attire aussi les cœurs.

[1] Cf. l'abbé Félix Klein, *La Question religieuse*.

Il y a dans toutes les âmes et chez tous les peuples un certain goût esthétique, un certain amour du beau que, seul, le Catholicisme est à même de satisfaire. Ailleurs, la froideur, la nudité, l'inaction et des parades souvent grotesques. Dans l'Eglise catholique, une liturgie somptueuse, des rites qui élèvent et réchauffent, des chants sublimes sur des paroles inspirées. Cette beauté est si réelle que la simple vue de nos cérémonies catholiques a tellement remué certaines âmes qu'elles ont été attirées vers nous, converties par un attrait irrésistible.

Notez enfin qu'aucune religion au monde n'est plus douce à l'âme. Certes, elle n'enivre ni l'esprit ni les sens, mais elle est supérieurement, divinement pacifiante. Ceux qui, après avoir longtemps cherché la vérité, l'ont enfin trouvée dans le Catholicisme, y trouvent la paix. « Mon bonheur immérité, « immméritable, » d'un prix inestimable, d'être catholique, » écrivait dans son journal le poète Zacharie Werner converti, « je ne l'échangerais pas contre la possession d'un empire ; je lui sacrifierais joyeusement mon sang et ma vie terrestre. Ceux-là me comprendront aisément qui savent ce que cela signifie d'être pendant quarante ans altéré de vérité, de certitude, de paix [2]. »

Les âmes se fatiguent tôt ou tard des plaisirs et des satisfactions matérielles. On est jeune ; on veut vivre sa vie, on vit intensément dans l'oubli de ce qui est au-dessus de nous. On cherche l'amour des créatures, on l'obtient. On cherche la richesse ; elle vient ou ne vient pas, mais on s'obstine à la poursuivre. La gloire ? On s'aperçoit qu'elle fuit devant vous ou qu'elle vous laisse en chemin. L'inquiétude, puis le dégoût vous prend. Tous les prestiges s'évanouissent un à un. On a tout épuisé des enchantements du monde, et l'on se trouve à la fin dans un désert d'une stérilité tragique et d'une solitude infinie. Où aller ? Que devenir ?

C'est alors que le Catholicisme vous tend les bras. Combien, parmi les artistes, les poètes, les romanciers, les philosophes, les savants de notre génération, sont venus lui apporter leur pauvre cœur brisé et vide, pour qu'il le guérisse et le remplisse ! Alors qu'en France des hommes tels que Brunetière, Coppée, Huysmans, Retté, Bourget, viennent de la libre-pensée au Catholicisme, quand un Pasteur nous déclare que toutes ses recherches scientifiques lui ont laissé la foi du paysan breton et que des recherches plus étendues lui donneraient sans doute la foi de la paysanne bretonne ; quand naguère, en Angleterre, un professeur protestant de biologie, un professeur de grec de Glascow, un magistrat qui est peut-être le plus illustre de la Grande-Bretagne, tous trois en pleine maturité, embrassent délibérément la foi catholique romaine, je vous le demande, que ne pouvons-nous pas espérer ?

Et ce n'est pas tout. Lui seul encore, le Catholicisme a la solution des plus pressants problèmes de la vie morale. Et cela encore est un attrait d'une incomparable puissance.

II

Vivre, continuer à vivre, c'est le besoin, c'est l'instinct de tout ce qui vit. Individus et sociétés éprouvent sur ce point le même sentiment invincible. N'est-ce pas cet instinct qui crée en nous ce besoin qu'on appelle « le sentiment de la conservation », cet élan inconscient pour échapper au danger de perdre la vie ?

Or, c'est justement parce que les hommes et les sociétés veulent vivre que le Catholicisme vivra. Il vivra, parce qu'il est une des conditions de leur vie.

Tous les penseurs, j'entends les esprits attentifs et profonds, ne voient de salut qu'en lui.

« Ou les gens de bonne foi et de bonne volonté s'efforceront de spiritualiser en quelque manière la vie, écrit un Italien éminent, ou nous retomberons dans une nouvelle barbarie, que nos superbes conquêtes matérielles ne parviendront pas à masquer [3]. »

Nombreux sont ceux qui l'appellent au secours des peuples modernes. Plus nombreux encore sont ceux qui constatent son indéfectible puissance.

« Il est loin d'être démontré, écrit un publiciste, que le rôle du Catholicisme soit fini dans le monde ; il se peut qu'à un moment donné cette religion devienne la seule ancre de salut pour les nations minées par l'anarchie et chez lesquelles le patriotisme va s'affaiblissant... Le Pape n'est guidé que par des motifs religieux, et pourtant son œuvre actuelle paraît, au point de vue scientifique, ce qu'il y a de plus parfait pour réserver l'avenir à la religion catholique [4]. »

Un écrivain rationaliste qui est un noble esprit s'exprime en ces termes dans une admirable étude sur Bossuet : « Nous sommes revenus du scepticisme railleur, de l'incrédulité systématique. Nous ne croyons pas, mais nous respectons la croyance et nous aimons mieux le dévot que l'athée ; nous trouvons plus d'intelligence, plus de vérité dans l'affirmation absolue que dans la négation absolue. Un grand courant de sympathie pour les formes religieuses s'est manifesté dans la société, et il est parti de ceux que la religion considérait comme ses ennemis les plus dangereux : les érudits, les critiques, esprits impartiaux qui doutent sans insulter et qui regardent avec respect, avec émotion, parfois avec envie, l'humble foi où ils ne peuvent plus descendre. On rougit d'être appelé voltairien, comme on eût été blessé jadis d'être appelé jésuite, et l'on aspire à la vraie tolérance, celle qui tolère la piété et n'impose pas l'athéisme [5]. »

Qui bénéficiera de ces nouvelles dispositions de l'opinion ? Le Catholicisme. Il a ainsi toutes les chances de reconquérir les âmes. « Avec ses certitudes définies, il est réaliste et optimiste, immuable et souple, hiérarchisé et progressiste, social et transcendant à la critique. Ennemi des castes, étant émi-

[2] Cité dans les *Etudes* du 20 janvier 1928, p. 239. — Zacharie Werner, né le 19 novembre 1768, luthérien, une des célébrités de la poésie romantique allemande, se convertit au catholicisme, fut ordonné prêtre en 1814 et eut à Vienne un prodigieux succès comme prédicateur ; mort le 17 janvier 1823.

[3] A. Fradeletto, *Le Retour au Christ*.

[4] Vilfredo Paredo, *La Question religieuse*, p. 11.

[5] G. Lanson, *Bossuet*, VI-VII.

nemment fraternel, démocratique, offrant une satisfaction rationnelle à l'idéalisme comme aux besoins religieux les plus concrets, il a chance, une fois mieux connu et approfondi, de reconquérir les masses par les chefs de la pensée [6]. »

C'est qu'aucune religion, Messieurs, autre que la catholique, ne donne à l'homme la solution de ces graves problèmes dont quelques-uns peuvent se désintéresser, mais qui tiendront éternellement au cœur de ceux qui ne consentiront jamais à se considérer comme des bêtes. Or, le dogme catholique, même au seul point de vue de la philosophie, est le système le plus large et le plus profond, le plus fertile en solutions lumineuses, qui puisse attirer et charmer l'intelligence humaine. Les plus illustres penseurs se sont plu à l'étudier, à le méditer et à l'approfondir et se sont ralliés à sa doctrine. « Si l'on veut bien réfléchir sur ce fait, écrit un observateur sérieux, que d'un côté la science est incompétente sur le terrain religieux, et que, de l'autre, la religion catholique est, de toutes les philosophies et de toutes les religions, celle qui nous offre la solution la plus cohérente au problème si obscur de notre destinée, nous pouvons prédire en toute certitude que le Catholicisme vivra autant que l'humanité [7]. » Tant que les hommes se demanderont d'où ils viennent, ce qu'ils sont venus faire sur cette terre, et où la vie les emmène, il y aura des catholiques et par conséquent un Catholicisme !

De plus, le Catholicisme est essentiellement social et bienfaisant. Rien ne le décourage ni ne l'arrête, nous en avons la preuve en France. La religion romaine a perdu chez nous ses appuis ; elle s'est vu fermer les institutions publiques. « Elle continue à faire ce que l'Etat devrait l'aider à faire mieux encore. Elle met à la portée de tous la vérité essentielle à la vie morale des citoyens et des cités [8], » et partout où il se fait quelque bien dans le Pays, partout où s'opère quelque relèvement, comme, par exemple, dans la banlieue rouge de Paris où elle recommence son apostolat du moyen âge, partout où il y a quelque souffrance à soulager, elle est présente. C'est sa mission, à elle, de transfigurer et de consoler l'humanité ; elle la remplit chez nous, elle la remplit dans toutes les nations. Et parce que l'humanité sera toujours misérable, il ne se peut pas qu'elle n'appelle pas la religion catholique à son secours dans l'avenir comme elle l'a fait tant de fois dans le passé [9].

Et comment la société pourrait-elle se passer du Catholicisme ? Pas de société durable hors de l'application de ses principes. Elevant l'homme au-dessus de sa propre vie et lui fixant un but qui la dépasse, il le défend contre l'orgueil et l'envie et, en même temps qu'il donne un prix à la souffrance, il aide à supporter les inégalités inévitables contre lesquelles se soulèvent nos démocraties modernes. Comme il a montré sa vertu dans l'Europe du passé et provoqué tous les progrès moraux du monde occidental, c'est par lui et par lui seul que l'avenir sera sauvé. Aux jours des grandes épreuves, les hommes de l'avenir s'en souviendront.

Les plus déterminés anticléricaux eux-mêmes sont forcés de confesser la puissance subsistante de l'Eglise catholique. Partout la lutte est déchaînée contre elle ; en même temps un mouvement entraîne le vaste monde ouvrier vers l'émancipation de classe et le précipite vers la rébellion contre toute autorité politique. Malgré tout, avoue le professeur Sergi, « l'autorité ecclésiastique reste encore ferme et inébranlable avec toute la hiérarchie médiévale [1] », cadre d'une solidité éprouvée que rien n'a pu briser, que rien ne brisera.

Enfin, Messieurs, ce qui se passe sous nos yeux, cet entraînement des âmes contemporaines vers le Catholicisme, n'est-il pas l'éclatante manifestation de ce prestige et de ce charme attirant qui doit lui assurer la victoire ?

III

Si nous jetons un regard tant soit peu attentif sur le monde actuel, nous ne pouvons pas ne pas voir le mouvement profond qui agite et entraîne sous nos yeux vers le Catholicisme un grand nombre d'esprits cultivés et, dans toutes les contrées du globe, les foules elles-mêmes.

Le nombre des conversions opérées de nos jours par l'apostolat ou par les touches invisibles de la grâce sont telles qu'en aucun temps on n'en vit de plus nombreuses, ni aux origines, ni même à l'époque où l'Eglise jetait son filet dans l'océan du monde barbare. C'est que le monde s'est agrandi et que le Catholicisme aujourd'hui agit sur tout l'univers.

Il me faudrait vous présenter ici le tableau de chacune de nos Missions. C'est impossible ; sachez du moins que c'est par centaines de mille que se manifestent chaque année les accessions à l'Eglise romaine. La force d'expansion du Catholicisme réside dans son activité missionnaire. Aucune religion n'a enfanté autant ni de si grands apôtres.

Les missionnaires catholiques, on les rencontre dans toutes les régions du vaste monde. Aucune difficulté, aucun obstacle, aucun danger ne les arrête, et ils sont de ceux qui savent mourir à la peine et, s'il le faut, sous le glaive et dans les supplices des plus raffinés bourreaux. Vous les trouverez dans les glaces du pôle Nord, sous les soleils de feu, dans les contrées insalubres où règnent la maladie et la mort. Jamais on ne vit plus magnifiques et plus fécondes initiatives. N'avons-nous pas aujourd'hui des missionnaires médecins, agronomes, ingénieurs, chargés de porter aux indigènes les plus abandonnés l'hygiène, la santé, les progrès et les facilités si pré-

6 Bernard Allo, *La Question relig.*, p. 25.
7 Dr Marcel Rifaux, *La Question religieuse*, p. 195.
8 Mgr Julien, *Bossuet*
9 C'est le lieu de rappeler les paroles de Napoléon Ier au philosophe Volney, à la veille du rétablissement de la religion catholique en France après la Révolution : — « Pascal, un grand homme, Monsieur, a dit qu'il y a des raisons que la raison ne comprend pas. J'ajoute, moi, que la raison de tout homme sensé lui enseigne que les raisons de la religion, quoi qu'en disent les idéologues, demeurent immuables, puisqu'elles sont, ces raisons, la souffrance, la maladie et la mort. Seule, la religion console ; seule, la religion éclaire et explique la vie et la mort ; elle est le seul fondement de la vertu ; la proscrire est une impossibilité mathématique. »

1 M. G. Sergi, professeur d'anthropologie à l'Université de Rome, dans *La Question religieuse*, p. 19.

cieuses de la civilisation chrétienne ? — Mais ce n'est pas seulement sur les continents lointains et dans les lointaines îles que travaillent ces hérauts du Christ, c'est partout, c'est sous nos yeux ; et ce ne sont pas seulement des masses populaires qui viennent à l'Eglise, ce sont les esprits les plus fins, les plus instruits. Le XIXe siècle et le XXe commençant ont enregistré des conversions retentissantes parmi les poètes et les lettrés, les historiens et les artistes, même parmi les philosophes, généralement si attachés au sens propre.

Les conversions de ministres protestants ne se comptent plus. Inquiets, fatigués et parfois dégoûtés des divergences innombrables qui déchirent leur Confession, attirés par le spectacle des vertus intérieures du Catholicisme, par la fermeté de ses principes dogmatiques et moraux, la cohérence de sa hiérarchie, la place enfin qu'il tient de plus en plus dans le monde, ils viennent à lui comme au véritable refuge des âmes ici-bas.

La doctrine que prêche le Catholicisme est une semence, une semence qui a levé et qui lèvera, soyez-en sûrs. Tant qu'il en restera un seul grain, « s'il tombe sur un peu de terre, dit Chateaubriand, ne fût-ce que dans les débris d'un vase, ce grain lèvera, et une seconde incarnation de l'esprit catholique ranimera la société. »

La religion enfin est le ciment indispensable des sociétés humaines. Pas de religion, pas de société ni de patrie. Nous touchons cette vérité du doigt, aujourd'hui que, par la faute de l'irréligion, l'individualisme corrompt et disperse tout, et se présente à tous les yeux comme le plus actif ferment de dissolution sociale et patriotique. Pour que le lien social se rétablisse, il faut donc que la religion soit restaurée, et l'idée de patrie ne reprendra son empire qu'après le rétablissement de la religion. Mais quelle religion ? Une seule a en elle, dans ses dogmes et sa morale, assez de vertu pour établir, rétablir et conserver le lien social : c'est le Catholicisme.

« Parce qu'elle est l'Eglise de la Vérité, qu'elle rattache la loi naturelle à la loi éternelle qui est en Dieu, l'Eglise catholique nous apparaît comme la seule puissance capable de restaurer la véritable civilisation [2]. » Et cela est profondément vrai : en même temps que les principes de sanctification et de salut qu'elle offre aux âmes, elle offre — et elle seule offre — aux sociétés les grands principes d'ordre, de justice et d'union dans la paix sans lesquels elles ne peuvent durer. « Pour nous, écrit Barrès, la vraie religion, celle qui donne le plus d'honnête satisfaction à nos besoins, c'est le Catholicisme [3]. » Si l'on peut s'exprimer ainsi, là est sa chance éternelle.

Un symptôme curieux et pas assez remarqué est celui-ci : la doctrine de Jésus, que l'on croit morte, travaille l'humanité d'aujourd'hui avec une activité inouïe peut-être depuis François d'Assise et le magnifique renouveau religieux du XIIIe siècle. « L'essence éthique de la doctrine de Jésus, écrit le comte de Romanones, va s'incorporant avec rapidité dans les aspirations sociales ; et les principes de liberté, d'égalité et de fraternité, nerf des démocraties contemporaines, conquêtes idéales où tend l'évolution politique actuelle, sont l'écho de la prédication chrétienne, les rejetons vigoureux des semences jetées par Jésus dans la conscience de l'humanité [4]. »

Et puis, Messieurs, le Catholicisme a pour collaborateur le temps. En décembre dernier, comme au Parlement français un orateur [5] s'écriait que le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat au Vatican, « s'efforce de transformer en prestige politique le prestige de la foi qui va s'amenuisant », le ministre des Affaires Etrangères [6] lui répondit spirituellement : « Le Saint-Siège n'est pas soumis aux fragilités de la vie individuelle. Il a le temps devant lui. Il ne travaille pas dans la durée d'un mandat législatif. » En effet, les gouvernements et les législateurs terminent leur mandat, tombent, se succèdent ; depuis vingt siècles, l'Eglise catholique les regarde tomber et ne change pas ! Elle a pour elle la durée.

Au long de ma vie, j'ai vu mourir plus d'un homme fameux qui avait déclaré la guerre à l'Eglise et dont l'espoir le plus cher et le plus affirmé était d'exterminer le Christianisme. Enfant, j'ai vu mourir Michelet et Quinet, deux ennemis fanatiques du monde chrétien ; jeune homme, j'ai vu mourir Gambetta d'une mort digne de sa vie, Victor Hugo, Renan ; homme mûr, j'ai vu mourir Combes, Waldeck-Rousseau et Viviani, cet étrange bedeau des Loges qui prétendait éteindre les étoiles comme de simples cierges, mort fou ; j'ai vu mourir Anatole France, grand écrivain, petit esprit ; et combien d'autres ! Le gouvernement leur a fait des enterrements fastueux, des obsèques de rois, avec des chars de parade ployant sous les fleurs et d'enthousiastes discours funèbres. Ridicules apothéoses ! Que reste-t-il de ces vainqueurs qu'une vaine poussière au fond des tombeaux, illustre pourriture dans les ténèbres de nécropoles bientôt croulantes ! L'Eglise est toujours là, vivante. Elle continue.

« Rien, a-t-on dit, n'est si risqué que d'essayer de déchiffrer l'avenir. Mais quand il s'agit du Catholicisme, on peut affirmer que les pessimistes ont toujours tort ! [7] »

* *

Par sa beauté, le Catholicisme attire les regards ; par sa profondeur il attire les esprits ; par sa douceur consolante il attire les cœurs ; par ses principes de conservation sociale il attire les peuples et l'humanité même ; enfin, il a pour lui et devant lui la durée.

Donc, il n'est pas de puissance au monde qui soit assez forte pour entraîner le Catholicisme à la ruine.

Dans le monde entier, il semble que les peuples sentent qu'au milieu des tempêtes modernes, l'Eglise catholique est le refuge. Répondant aux démonstrations hostiles, partout des démonstrations d'enthousiasme, d'attachement et de fidélité. Partout des

[2] H. Massis, *La Défense de l'Occident*.
[3] *Mes années chez Barrès*, par les frères Tharaud.
[4] Voir *La Question religieuse*, p. 29.
[5] François Albert.
[6] Briand, séance du 3 déc. 1928.
[7] Mgr Pierre Batiffol.

œuvres dont l'activité conquérante s'affirme par les plus magnifiques succès. Partout des Congrès qui rassemblent autour de l'autel catholique des foules énormes, telles qu'aucune cause n'en rassembla jamais. Non, non, nous ne sommes pas morts ; non, non, nous ne sommes pas près de périr ! Nous vivons, Messieurs, et nous vivrons.

En résumé, aucune des grandes forces qui se déploient dans le monde actuel n'est de taille à détruire le Catholicisme, et sa pérennité est assurée, d'autre part, par le besoin que l'humanité a de lui.

Je n'irai certes pas jusqu'à prédire, avec le romancier anglais Wells, que nous sommes à la veille d'assister à l'un des plus merveilleux réveils du Catholicisme que le monde ait jamais vus. C'est possible, mais je ne suis pas prophète. Ce que je dis seulement, c'est que le rôle du Catholicisme, comme le prétendent ses aveugles ennemis, n'est ni fini, ni près de finir. Etant le Christianisme complet, il est la seule religion qui offre aux âmes ce qu'elles attendent d'une religion. — Les âmes demandent à la religion de leur donner des lumières sur les mystères de Dieu, de l'âme et de la vie, de la mort et de l'au-delà. Le Catholicisme les leur donne avec une clarté, une netteté, une sûreté, une sécurité qu'elles ne trouvent nulle part ailleurs. — Les âmes demandent à demeurer des âmes, à n'être pas noyées dans la boue des sens. Le Catholicisme leur donne les principes d'une morale dont les règles, les plus sages qui soient, les mettent comme sur des rails et les orientent dans une direction infaillible. — Les âmes demandent à comprendre la douleur et surtout à savoir la supporter. Le Catholicisme leur montre non seulement le Crucifix, mais tous les saints qui ont marché sur les traces de Jésus et que lui seul a enfantés. — Les âmes demandent la stabilité des croyances. Le Catholicisme est la seule religion qui ne change pas. — La société veut des bases, des principes, des appuis, des défenses et des sûretés. Lui seul les donne.

A nous, Messieurs, de maintenir et de propager notre foi.

Comment ? — En vivant en bons chrétiens, dans la croyance en Dieu et en son Christ, dans l'amour de Dieu et du prochain, dans le dévouement à nos frères, dans l'assiduité à la prière, dans la sainteté qui est notre vocation à tous.

Comment ? — En travaillant au recrutement sacerdotal, en donnant aux enfants une éducation religieuse et en ne les refusant pas à Dieu, s'il nous les demande.

Comment ? — En offrant, en donnant votre active et généreuse collaboration aux prêtres et à leurs œuvres, aux œuvres de persévérance, aux œuvres sociales.

Comment ? — En dissipant autour de vous les préjugés entretenus par les ennemis du Catholicisme.

Comment ? — En répandant dans la société, par vos paroles, vos exemples et votre action les principes de l'Evangile et en accordant à l'Eglise un amour obéissant.

Et puis, ayons confiance. — Ayons confiance dans une solidité séculaire, si merveilleuse dans un monde où tout croule, qu'elle ne peut être que divine. — Ayons confiance surtout en Celui qui a pu dire : « J'ai vaincu le monde. » Jamais il ne quittera son Eglise. Viennent les persécutions ; le malheur et le sang ne feront que l'épurer sans l'affaiblir ; elle rajeunira comme l'aigle ; elle reverdira comme le palmier. Ainsi soit-il.

FIN

RETRAITE PASCALE A DES FEMMES

sur quelques scènes féminines de l'Evangile

VI

LA SAINTE VIERGE A NAZARETH, MODÈLE DES VERTUS FAMILIALES

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Tableau de la Sainte Famille à Nazareth.

PREMIÈRE PARTIE. — La Sainte Vierge, modèle des épouses. — Les devoirs du mariage, les familles aussi nombreuses que Dieu le veut. Mais veillez à être des épouses actives, discrètes, dévouées. Ne désertez pas vos maisons : sacrifiez à votre intérieur les plaisirs du monde. Que vos foyers soient chrétiens et pieux.

DEUXIÈME PARTIE. — La Sainte Vierge et la vie de famille : à la crèche, en Egypte, à Nazareth, à la recherche de Jésus au Temple. — Sachez élever vos enfants dans l'amour de la famille. Assurez la prospérité de la maison, en gardant ses traditions, en les ennoblissant encore par la foi.

TROISIÈME PARTIE. — La Sainte Vierge, modèle de toutes les vertus publiques et privées, domestiques et apostoliques. Les longues souffrances de Marie coopèrent à la rédemption du Christ. — Souffrez et travaillez, comme elle, pour accomplir la volonté de Dieu, sans vous laisser absorber par les soins matériels.

CONCLUSION. — Se consacrer à Dieu dans la joie comme dans la souffrance, dans les épreuves comme dans les triomphes. — Que Marie soit l'étoile de nos cœurs, de nos demeures et de notre destin.

Mes bien chères sœurs,

Assise au flanc d'une colline, une bourgade orientale allonge sous l'éclat du soleil ses ruelles étroites et tortueuses, bordées de maisons aux toits plats. Dans une de ces ruelles pauvres, une maisonnette plus humble encore que les autres attire néanmoins le regard. Elle n'a certes rien de remarquable : elle est basse, obscure, presque misérable. Mais quelque chose de mystérieux la baigne, un reflet du paradis semble jouer sur ses murs aux pierres brunes et rougeâtres, une paix surhumaine et une majesté sereine planent sur cet asile... C'est la maison d'un charpentier, qui se nomme Joseph et que l'on dit descendre des anciens rois d'Israël. Voici d'ailleurs Joseph lui-même. Ses yeux très doux sourient sous ses longs cheveux qui grisonnent. Il respire la candeur et la confiance, son âme semble vivre dans un calme bonheur. Tandis qu'il peine sur son établi, le rabot ou la varlope en main, un bel adolescent s'empresse autour de lui, pour prendre part à sa besogne et alléger sa fatigue. Dans les coins sombres de la maison, une jeune femme pleine de grâce et de modestie, — c'est l'épouse de l'humble charpentier,

— s'active dans une sérénité heureuse aux travaux du ménage. Elle veille aux moindres besoins de son mari et de son fils, répare leurs tuniques de grosse laine, apprête leur nourriture frugale, va remplir d'eau à la fontaine du village les grandes amphores d'argile ou de bronze, file au rouet le chanvre ou le lin. Absolument rien, au premier aspect, ne la différencie de ses voisines. Mais, si l'on y regarde à deux fois, que ne découvrira-t-on pas en elle ? Elle ignore la molle oisiveté, si chère aux femmes des pays brûlants ; jamais un mot de médisance, jamais un sourire moqueur n'ont flétri ses lèvres virginales, fraîches comme les roses d'Engaddi. Elle est toute blancheur et toute soumission, toute dignité et tout silence ; elle en impose plus qu'une impératrice qui daignerait traverser le village, et cependant elle est si simple, si affable, si bienveillante qu'on ne se lasserait jamais de jouir de sa présence et de ses entretiens. Elle synthétise harmonieusement, dans ses humbles labeurs fidèlement accomplis, dans l'élévation secrète et rayonnante de sa pensée, dans ses attitudes recueillies et souveraines, dans son inaltérable droiture de conscience et sa charité ardente, toutes les gloires et toutes les vertus dont on peut auréoler une sainte. Et c'est bien la Sainte par excellence qui nous offre aujourd'hui le *modèle de toutes les vertus familiales*, puisque c'est la Vierge Marie.

I

Nous avons naturellement peu de goût pour les obligations domestiques, non pas que nous ayons peur de la vertu, mais nous préférons, mes chères sœurs, les vertus qui reluisent et qui brillent. Etre charitable en public, se dévouer à grand orchestre, cela nous sourit plus que de nous ensevelir dans la pénombre d'un foyer, dans les vulgarités d'un ménage, pour y recommencer chaque matin le monotone accomplissement des devoirs sans poésie. Et cependant ces devoirs d'état, qui vous semblent si banalement tristes, sont essentiels à votre salut, comme ils sont indispensables à l'existence des êtres qui vous sont confiés. Dieu, normalement, ne sanctifie pas les élus en les conduisant par des voies extraordinaires, semées d'extases et de miracles ; il préfère, souvent au moins, que chacun accomplisse exactement sa tâche habituelle et quotidienne. Si on l'exécute en lui et pour lui, cette œuvre, qui aurait pu sembler petite, deviendra grande à l'égal des plus sublimes, et produira des trésors de grâces qui illumineront notre éternité. C'est *l'exemple des vertus domestiques* que nous demanderons d'abord à la Madone, pour bien nous convaincre que, avant l'apothéose de son couronnement, Notre-Dame avait su gagner sa récompense en accomplissant dans un esprit surnaturel les obligations les plus ordinaires, et que nous devons faire comme elle, si nous voulons comme elle plaire à Dieu, atteindre au bonheur.

Une femme doit, avant tout, *comprendre sa situation d'épouse*. Le mariage lui apparaît comme une fête, au matin clair où elle se rend à l'église, enveloppée dans les plis soyeux de sa robe blanche, dans l'atmosphère nuageuse de ses voiles, aux sons allègres des orgues et des cloches, au milieu d'un cortège de parents et d'amis, pour échanger un anneau d'or avec celui qu'elle aime et pour dire enfin, avec quelle palpitation ardente, le solennel « oui » qui scellera deux âmes. Il est humain, il est excellent, que le mariage s'ouvre par de la splendeur : cela le relève aux yeux du monde, cela souligne la sainteté de ce sacrement. Mais les plaisirs extatiques sont brefs. Bientôt, parmi les tout premiers reflets d'une lune de miel aux suaves caresses, le mariage dévoilera son vrai visage, souriant certes, loyal et tendre, mais austère, digne, grave, impérieux. Après les ivresses de la fiancée, vous savourerez les devoirs de la femme ; et si vous apprenez à chérir ces devoirs, si vous les remplissez avec l'enthousiasme que l'on apporte à une tâche fièrement et généreusement consentie, ces devoirs eux-mêmes, si ternes, si pénibles par instants, vous apporteront plus de bonheur vrai que les adulations et les fleurs dont furent nimbées vos fiançailles.

Etre épouse ! Cela veut dire : être *la fidèle compagne* de l'homme que l'on s'est choisi à soi-même. Cela veut dire : lui appartenir totalement, corps et âme, et indissolublement sans que rien, — malgré les divorces illégitimes que la loi de Dieu qualifie de crimes, — sans que rien autre que la mort puisse vous détacher de lui. Cela veut dire aussi : être soumise, car si la femme des temps chrétiens n'est plus une esclave saisie de crainte devant son seigneur et maître, elle n'est pas non plus complètement émancipée, elle n'est pas l'égale de l'homme, elle est astreinte à obéir. Mais être épouse, cela veut surtout dire : aimer, aimer de tout son cœur. Voilà votre destin à vous, cœurs féminins que la puissance divine a formés en les tirant du cœur de l'homme. Vous êtes bâties pour l'affection, c'est l'amour qui vous pousse et vous inspire. Vous pouvez être heureuses, dès ici-bas, pourvu que jamais, pour rien au monde, vous n'ayez l'imprudence, sotte et coupable, de transgresser les bornes sacrées où la Providence enferma vos amours.

Pour rester toujours digne d'elle-même, votre affection sera fidèle, sans fantaisies comme sans songes vains. Votre affection sera discrète tout autant qu'elle est dévouée. Elle se fera obéissante autant qu'elle est active. L'amour et la joie seront les guirlandes fleuries qui vous enchaîneront dans vos demeures. N'en sortez pas trop sans nécessité : en vous emprisonnant un peu vous-mêmes, pour que votre maison soit agréable, pour qu'elle plaise à votre mari, pour que vos enfants apprennent à l'aimer, vous emprisonnez le bonheur avec vous.

Il est de pauvres femmes volages qui ne peuvent supporter l'idée même de rester chez elles. Oiselets au plumage éblouissant, mais à la cervelle étriquée, elles sautillent de visites en visites, de réunions en réunions, de mondanités en futilités, elles perdent leur temps en des causeries sans fin. Les malheureuses ! elles éloignent infailliblement ainsi l'homme qui avait mis en elles sa sérieuse et grave confiance. Que voulez-vous que fasse un mari près du foyer poussiéreux, près de l'âtre noir et froid que néglige-

rait votre insouciance, que jamais n'irradierait votre présence ? Etonnez-vous qu'il s'ennuie dans ce désert, et qu'il s'habitue à s'en évader. Or quand l'époux déserte son foyer, alors, Mesdames, vous pouvez prendre le plus lugubre deuil, celui qu'on rougirait d'avouer, mais qui fait saigner le cœur...

Il y a une *fidélité de l'âme,* comme il y a une fidélité matérielle. La Bible divine vous avertit, dès les premières pages de la Genèse, que les deux époux ne forment, en quelque sorte, qu'un seul être. A vous, mes sœurs, à vous dont le tact est subtil, dont les délicatesses sont charmeuses, à vous de maintenir l'union dans les sentiments, l'unanimité dans les pensées, l'intimité dans les désirs comme dans les réalisations des projets communs. L'univers doit moins vous intéresser que votre maison, le monde ne vaut pas que vous lui sacrifiiez, avec votre foyer, toutes vos espérances saintes, toute votre félicité terrestre et peut-être plus encore : car l'honneur d'une femme est fragile, et il a suffi bien des fois d'une démarche inconsidérée, d'une légèreté excusable pour le ternir à tout jamais.

Votre famille sera pieuse et sainte. Elle sera *nombreuse* aussi, nombreuse autant que le Seigneur le désire et que sa Providence le permet. Vous n'avez pas le droit de limiter les desseins de Dieu. Vous n'avez pas le droit de restreindre le rayonnement des existences. Etouffer l'étincelle de vie dont vous devez être les propagatrices serait un crime qui quelquefois conduit devant les tribunaux humains, mais qui toujours est maudit par le ciel. Les déviations de l'amour sacré que Dieu fit fleurir en votre âme seraient d'épouvantables désordres, d'odieuses profanations.

Oui, je sais, vous allez me parler des ménagements que vous impose une santé toujours chancelante ; vous m'exposerez vos sujets de crainte et les difficultés financières que la cherté de la vie actuelle entraîne dans une maison trop peuplée. Vaines excuses que tout cela, prétextes débiles et insuffisants qui ne sauraient primer l'ordre d'En-haut, ni abroger la loi sacrée à laquelle vous vous êtes soumises ! Vous saurez vous sacrifier un peu, vous restreindrez vos dépenses somptuaires. Un peu de courage et d'économie réaliseront des prodiges. Et d'ailleurs, vous le savez bien, votre récompense sera proche dès ici-bas, en attendant la couronne suprême. Les enfants qui vivront nombreux autour de vous seront le lien le plus doux et le plus solide qui vous unira à votre époux ; ils seront le gage de la concorde, la garantie assurée de la paix intime, la fierté des jours futurs.

Faites votre devoir et laissez faire à Dieu.

II

Notre christianisme n'admet pas de prêtresses auprès de ses autels. J'aurai pourtant la hardiesse de me demander s'il n'est pas un autel secret, sanctifié par un sacrement céleste, où la femme doit, dans quelque mesure, exercer une sorte de sacerdoce, sacerdoce entendu en un sens impropre et extrêmement large, sacerdoce indirect, si l'on veut, sacerdoce inférieur, convenons-en, mais qui tout de même n'est pas simplement humain, car la grâce le surnaturalise. Si vous envisagiez vos obligations habituelles du point de vue de leurs répercussions sacrées, si vous les remplissiez comme on exerce un ministère confié par le Seigneur, vous métamorphoseriez ces pauvres travaux en autant d'actions vivificatrices, en autant de gestes de sainteté.

Ici encore, regardez vers la Madone pour puiser en elle les inspirations touchantes et hautes, pour étudier les modalités d'une abnégation héroïque et gracieuse, pour deviner comment on s'auréole dans *le métier de maîtresse de maison*. Regardez Marie en route vers Bethléem, insensible aux souffrances et aux fatigues de la route, mais préoccupée uniquement des destins glorieux qui vont éclater sur le monde. Regardez-la oubliant ses propres alarmes pour consoler S. Joseph qui frappe en vain aux portes des demeures inhospitalières. Regardez-la auprès de la Crèche, attentive, prosternée en adoration, abîmée dans la contemplation ravie du Dieu qui vient de se manifester à la terre. Regardez-la sur le chemin d'exil, en marche vers l'Egypte, non pas pour se sauver elle-même, — car, elle, rien ne la menace, — mais pour soustraire l'Enfant Jésus aux policiers d'Hérode. Regardez-la, revenue à Nazareth, s'effaçant à l'ombre de son Fils, mais vigilante et empressée, assurant le bien-être de la maison, suffisant à toutes les besognes. Regardez-la surtout, lorsqu'aux heures de tranquillité succède le bouleversement de l'horrible anxiété : alors vous la verrez cherchant Jésus qu'elle croit égaré dans la multitude ; rien ne la trouble, rien ne l'arrête, elle brave les craintes de la nuit comme les longueurs du chemin, la rencontre possible des brigands comme les tiraillements de la faim ; elle s'oublie une fois de plus pour ne penser qu'au trésor divin dont elle avait la garde ; elle n'a de cesse qu'il ne soit retrouvé ; elle obtient par sa persévérance de le retrouver à l'intérieur du Temple, où les Docteurs, ravis, écoutent l'Enfant-Dieu.

Qu'est-ce à dire ? Vous l'avez compris parfaitement. Le récit évangélique n'est pas seulement une histoire vécue : il est une leçon à vivre. Vous avez reçu sur vos épaules, comme la Sainte Vierge jadis, la charge d'une maison à conduire, d'une famille à gouverner. Vous n'aurez guère à sortir de là, car ce ne sera qu'à d'exceptionnels intervalles que le Seigneur vous appellera peut-être à des missions plus éclatantes, à des apostolats extérieurs. Mais il faudra rester entièrement à la place où Dieu vous a mises. Point ne suffit, en effet, de river son corps à son foyer, de renouveler machinalement les gestes coutumiers en répétant les paroles familières. Il faut surtout y attacher son âme, y lier ses pensées, y faire prendre racine à son cœur : sans cela votre effort ne serait que celui d'une esclave. Si au contraire vous vous y donnez tout entières, votre œuvre sera grande et belle ; elle s'accroîtra jusqu'à remplir votre âme, elle s'éclairera jusqu'à illuminer votre vie.

Votre œuvre en effet prendra un sens nouveau si, l'arrachant à son individualisme étroit, vous savez l'animer de grandes pensées et lui imprimer le caractère des plus nobles significations. Ce n'est rien que

de veiller à la propreté, à l'ordre, au luxe peut-être d'un appartement. C'est peu de chose que de tenir ses comptes en règle, équilibrer son petit budget, d'accueillir, le soir, chaleureusement, un mari qui revient fatigué du travail ou harassé de soucis, de surveiller ses enfants, de les cajoler, de les instruire, de les reprendre, de les punir. Mais avez-vous quelquefois songé qu'en effectuant ces petites choses, vous forgez un anneau de plus à la longue chaîne des traditions qui préservent la survivance d'une famille à travers les âges ? C'est parce qu'une mère eut les mêmes soins, que votre époux fut élevé ; c'est parce qu'une grand'mère s'acquitta de pareils ouvrages, que son père à lui fut un honnête homme ; c'est parce que d'innombrables séries d'aïeules ont, pendant des siècles et des siècles, monté la garde autour du logis, c'est parce qu'elles en ont fermé le seuil à toutes les influences néfastes, c'est parce qu'elles l'ont parfumé de foi et de piété, qu'il est ce qu'il est aujourd'hui : solide, sans tache, vénéré et sain.

Voilà la grande œuvre où Dieu vous convie. Vous êtes une des douces protectrices qui se succèdent auprès des berceaux ; vous devez assurer la pérennité familiale ; vous qui avez reçu le flambeau de mains vaillantes glacées par la mort, vous devez le conserver brillant, pour le remettre un jour à celles qui auront à vous succéder, sans que sa flamme se soit affaiblie, sans qu'elle ait même vacillé. Oh ! gardez-la bien, mères chrétiennes, gardez-la bien, la torche de la tradition et de la foi ; que ses étincelles embrasent l'âme de vos fils, que sa lueur éclaire vos jours et oriente leurs destinées ! Dieu vous a remis une de ses maisons : pourriez-vous accepter de la lui rendre, à l'heure de votre dernier souffle, moins pure, moins noble, moins chrétienne que vous ne l'aviez reçue de lui ? Accepteriez-vous même de la voir s'écrouler sur votre tombe, pour n'avoir pas su élever des enfants dignes de vous survivre ? Voudriez-vous la quitter en la laissant déchue de sa prospérité ou amoindrie dans son renom ? Pour éviter tous ces malheurs, basez vos efforts sur la foi divine : travaillez avec courage et persévérance, dans la confiance de l'avenir, en vous abandonnant à la Providence de Dieu.

III

Sur cette terre ingrate et stérile, où les ronces seules croissent spontanément, et où nous devons peiner pour gagner le ciel, la rançon de tout succès réel doit être payée par la souffrance. Cela est vrai dans l'intérieur de vos familles comme dans les œuvres plus vastes où vous êtes parfois appelées à collaborer pour l'amour de Dieu. La Sainte Vierge, sur ce théâtre agrandi où se déploie votre charité et votre zèle, vous servira encore de modèle ; son exemple vous apprendra *de quelle manière il faut souffrir* pour gagner des âmes au ciel.

La douleur, nous dit le catéchisme après la Bible, est une des néfastes conséquences qu'entraîne le péché originel. Il paraîtrait donc, à première vue, que la Vierge privilégiée, immaculée dès son premier instant, miraculeusement indemne de notre souillure initiale, n'aurait pas dû être soumise à la loi commune, ni connaître les angoisses et les sanglots. Et cependant ! Si jamais être humain a souffert, ce fut la Mère des douleurs. Elle n'a pas seulement été martyre, elle est la « Reine des martyrs, » comme l'appelle l'Eglise. Croyez-vous qu'elle n'a pas pleuré, fillette éloignée de ses parents, avant de s'habituer aux splendeurs du Temple où elle vivait recluse ? Pensez-vous qu'elle n'eut pas un geste d'effroi, lorsque le Pontife de Jéhovah lui enjoignit de suivre cet inconnu qu'on appelait Joseph ? Quelles tortures n'a-t-elle pas dû subir, dans la crèche où tout manquait à son nouveau-né, où le froid marbrait les membres de l'Enfant ? Et les amertumes de l'exil sous les palmiers d'Egypte ; et l'isolement sans consolation dans sa chaumière, tandis que son Fils prêchait aux foules ; et la journée d'atroce agonie, où elle suivit le Christ pas à pas, où tous les coups reçus par la Victime ébranlaient les nerfs de la mère, où les derniers râles du Crucifié résonnaient dans son cœur frémissant, où le froid du cadavre ensanglanté, remis entre ses mains pieuses, la glaça jusque dans l'intime de son être ! Elle a connu plus tard les divines revanches :

> Tout l'acclame aujourd'hui : mais pourtant quelle [femme
> Même au prix de sa gloire eût subi ses douleurs ?

Pourquoi ce supplice toujours renaissant ? Parce que, de par une loi souveraine, les souffrances sont méritoires, et parce que Marie, avec les siennes, coopérait à la Rédemption que Jésus réalisait par ses angoisses et par son sang.

Mais pour qu'elles deviennent utiles, pour qu'elles comptent devant Dieu, les douleurs ne se suffisent pas à elles-mêmes. L'essentiel est de savoir souffrir. Mères qui tant de fois avez pleuré, avez-vous songé par instants aux conditions posées par le Maître pour que vos détresses soient fécondes ? Il y a tant de façons d'être malheureux ! A certains moments on se révolte, on doute de la justice de Dieu, on insulte à sa miséricorde, l'épreuve s'épanouit en blasphème ; alors elle ne sert qu'à dégrader. A d'autres heures, on se résigne, mais avec de malséants murmures ou une indifférence froide et stoïque : l'épreuve est encore inutile, elle diminue notre sainteté.

Il arrive pourtant, grâce aux inspirations du ciel, qu'on saisisse le sens de l'épreuve, qu'on y voie une expiation, largement méritée, et qu'on y trouve en même temps un moyen ingénieusement providentiel de rapprocher les âmes d'élite de leur Père compatissant, du Messie qui fut l'Homme de douleurs. Alors on baise sa croix avant de la jeter sur ses épaules, on rend grâces à Dieu de l'honneur inouï qu'il nous fait quand il nous choisit pour ses holocaustes, on offre à Dieu ses larmes, comme une pure hostie sur la patène d'or, afin qu'elles s'unissent aux larmes de Gethsémani, au sang qui ruisselait sur le Calvaire ; on souffre pour l'amour de Dieu, on souffre pour alléger mystérieusement, en vertu de la Communion des saints, le fardeau qui pèse sur ses frères ; on souffre encore pour obtenir les grâces que l'on désire ; on souffre pour le salut de ses enfants, pour la sainteté de leur âme ; on se dédie au ciel

par l'oblation de soi-même, on en arrive à vouloir souffrir davantage si cela doit procurer plus efficacement la gloire de Dieu ; on pénètre dans les arcanes des décrets qui régissent le monde et qui assignent à toute douleur saintement acceptée et bénie, ici-bas ou plus haut, ses compensations ineffables, ses revanches de triomphe et de gloire, ses fruits célestes de félicité. Daigne la Reine du ciel donner à toutes les mères croyantes le courage nécessaire pour souffrir de cette façon !

Mais sachez bien, mes chères sœurs, que votre effort personnel est nécessaire pour atteindre à de tels sommets. La grâce seule peut y conduire, mais il faut qu'elle soit écoutée et accueillie : les grâces qu'on rejette, hélas ! s'évanouissent pour ne plus revenir, et nous rendrons compte de leur perte. Voulez-vous apprendre à souffrir saintement, puisque les circonstances de chaque jour et votre devoir familial vous apportent sans cesse des heurts, des amertumes, des chagrins ? Tâchez d'abord de prévoir vos épreuves, afin d'étudier la manière dont elles doivent être acceptées. Sitôt que le choc se produit, réprimez le premier mouvement, celui de la nature qui regimbe, récrimine, et quelquefois dissimule imparfaitement sa lâcheté sous d'inutiles exclamations. Ressaisissez-vous sur-le-champ. D'un seul élan, d'une haute pensée, remontez jusqu'à l'origine des choses, jusqu'à la Volonté dominatrice qui veut que ce moment terrible vous soit bon. Comprenez, acceptez, parce que Dieu le veut et pour l'amour de Dieu. Ainsi que le Christ agenouillé devant le calice offert par l'ange, vous vous renoncerez alors vous-mêmes, vous accueillerez avec un sourire les mots cruels, les faits désolants, les coups qui martèlent votre cœur. Et quand vous aurez ceint la couronne d'épines, quand vous aurez courbé la tête sous le joug, quand vous serez là, brisées peut-être et pantelantes, mais néanmoins courageuses et fidèles comme les martyres vos aînées, alors, avec l'aide de la Sagesse increée, vous pourrez comprendre mieux encore — afin de l'accepter plus facilement — que les larmes sont chose heureuse, et que l'unique bien du monde, c'est de faire, partout et toujours, dans la joie comme dans la torture, la grande Volonté de Dieu.

* *

La volonté divine est parfaite, mais, pour qu'elle obtienne son efficacité, il nous faut apprendre à la connaître. Elle suppose une foi absolue, qui rejette tous les doutes vains, et adhère sans réserve aux dogmes révélés. Elle exige une bonne volonté pieuse, que rien ne déconcertera, ni les vicissitudes des événements, ni l'expérience de nos faiblesses, ni la longueur des années tristes qui s'écoulent. Aux adversités qui se succèdent, vous devez opposer, mes sœurs, un ardent *Credo* que chaque matin renouvelle, une énergie sans défaillance, basée sur la confiance en Dieu. Que les souvenirs des bonheurs passés vous aident à supporter saintement les orages qui passeront, eux aussi ; que l'attente des lendemains meilleurs vous encourage au moment de l'épreuve, cela est naturel, sans doute. Mais il y a mieux encore que cela. Il y a l'Etoile consolatrice, qui brille à travers les nuages pour les marins comme pour les pécheurs, pour les misérables comme pour les saints : il y a Marie. Elle scintilla sur votre adolescence ; qu'elle luise sur votre âge mûr, que sa lueur tendre et chérie rayonne encore au chevet de votre lit de mort. Comme les pilotes des temps anciens, faites de cette radieuse Etoile votre inspiratrice et votre guide : consultez-la, obéissez-lui. Malgré les écueils et les récifs, elle vous gardera des naufrages ; elle vous apprendra à conduire la barque où sont toutes vos richesses, je veux dire l'honneur de votre famille, le salut de ceux qui vous sont chers. Quand vous vous confierez aveuglément en elle, elle vous amènera infailliblement, vous et les vôtres, jusqu'au port de la paix éternelle. Ainsi soit-il.

VII

ALLOCUTION POUR LA MESSE DE COMMUNION

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Gravité particulière de la Communion pascale. Il faut encore plus de ferveur pour cet acte qui nous rappelle l'institution de l'Eucharistie en même temps que l'immolation et l'amour de Jésus.

PREMIÈRE PARTIE. — Grandeur de l'Eucharistie. L'Ecriture Sainte et la Théologie prouvent la présence réelle. Pourquoi Notre-Seigneur a institué ce Sacrement : par amour et désir de s'unir à nous. Recourons-y donc le plus souvent possible. Effets de la sainte communion en nos âmes.

DEUXIÈME PARTIE. — Sentiments qui doivent nous animer. Avant la Communion : foi, espérance, désir, humilité. Après la Communion : adoration, remerciements, offrandes, demandes. Nos résolutions.

CONCLUSION. — Donnons-nous de tout cœur à Jésus.

Mes bien chères sœurs,

Dans quelques jours les cloches vont sonner l'*Alleluia* de Pâques. Et dès ce matin, devançant leur appel, vous êtes venues pour accomplir votre grand devoir, la communion pascale.

Vous communiez souvent, je l'espère ; et toutes vos communions sont grandes et saintes, parce que, toutes, elles vous arrachent au néant de vous-mêmes pour vous unir, vous mêler, vous fondre dans l'infinie Divinité. Cependant, la communion de ce matin porte un cachet spécial de sainteté et de grandeur, parce qu'elle n'est pas seulement un acte de très haute piété, elle est encore l'exécution de la plus merveilleuse, de la plus suave obligation qui, chaque année, s'impose aux cœurs vraiment chrétiens. La communion pascale est exigée par l'Eglise, comme la manifestation, à la fois intime et publique, de notre foi, comme le signe de charité entre tous les fidèles de l'univers qui, malgré les éloignements de toute sorte, participent, à la même époque, aux mêmes agapes spirituelles, comme le renouvellement solennel de l'alliance mystique que le ciel a daigné contracter avec nous.

La communion pascale, plus encore que les autres, nous reporte, par le souvenir, à cette soirée ineffable du Jeudi Saint, où Jésus, ayant pris le pain de la Cène, le bénit et le partagea entre ses apôtres, en leur donnant l'ordre sublime : « Faites ceci en mémoire de moi. » L'anniversaire de cette manifes-

tation de l'amour divin est lié d'ailleurs au grand anniversaire de l'immolation où le Christ s'offrit, toujours par amour, et à l'anniversaire glorieux du Christ triomphant de la mort et nous appelant à l'immortalité.

Ces motifs, et bien d'autres encore, incitent nos âmes à plus de ferveur. Il faut que notre communion pascale soit plus ardente que nos communions habituelles ; il faut qu'elle s'imprègne de l'allégresse victorieuse qui plane en ce jour sur l'univers ; il faut qu'elle soit comme une consécration, inspirée par la gratitude, réalisée dans la charité.

I

Pour mieux entraîner vers Jésus-Hostie vos âmes qu'il attend au fond de ses ciboires, vous ranimerez d'abord, mes chères sœurs, toute l'énergie de votre *foi*. Ce qu'il y a là, sur l'autel, ce n'est pas une vaine apparence, ce n'est ni un symbole vide ni un infructueux mémorial. Les petites hosties de pain azyme que vont consacrer les mots prodigieux tombés des lèvres sacerdotales, ces petites hosties seront transformées, transsubstantiées, pour devenir réellement le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur. Cela ne se fera pas visiblement, sans doute, car le Seigneur n'attend pas de nous une foi que détruirait l'évidence, mais le résultat produit n'en sera pas moins indiscutable. Si nos yeux ne voient pas la chair du Christ, que notre certitude n'en soit pas moindre. Pour preuve de sa présence réelle, nous avons mieux que les frêles données de nos sens : nous avons l'assertion infaillible, la promesse sacrée du Dieu qui ne peut tromper les hommes, pas plus qu'il ne peut se tromper. Quand Jésus a dit : « Je suis là, dans l'Eucharistie, » qui de vous oserait dire : « Non » ? Et cette affirmation inouïe, Jésus l'a faite solennellement, à deux reprises : d'abord devant les foules stupéfaites de Capharnaüm, où il annonça la merveille ; dans l'intimité du Cénacle, ensuite, où il réalisa le prodige en faveur des Douze qu'il aimait, en faveur de l'humanité entière qui vit, depuis lors, de cet impérissable Pain.

Pour ne pas rebuter nos intelligences si peu compréhensives, si rebelles aux mystères surnaturels, l'Eternel avait d'ailleurs pris soin de prévenir le monde, des siècles à l'avance, en opérant des prodiges et en portant des lois qui symbolisaient, par anticipation, le grand miracle eucharistique. Lorsque, aux temps de Moïse, dans le désert de Sin, la manne pleuvait sur les fils d'Israël ; lorsque, devant le seuil du Saint des Saints, se dressait la table sacrée des pains de proposition, lorsque le corbeau mystérieux apportait au prophète le pain qui suffisait à renouveler ses forces, en d'autres circonstances encore, le Seigneur annonçait déjà, — d'une façon voilée sans doute, mais que nous nous expliquons bien maintenant, — la merveille que Daniel avait déjà indiquée au monde, en chantant « la nourriture de ceux qui craignent Dieu. »

Aussi bien, quand cette œuvre divine fut réalisée, quand le Messie nous eut appris les paroles du Sacrement et nous eut délégué le pouvoir de le perpétuer à travers les siècles et les espaces, nulle hésitation, nul doute n'effleurèrent la pensée catholique. La foi dans la présence réelle se manifeste dès la résurrection, éclate dans les épîtres apostoliques, se grave en signes convenus sur les parois des catacombes, se produit au grand jour dès la fin des persécutions, règne sur le moyen âge chrétien comme sur l'heure où nous vivons, comme sur les temps qui doivent venir. Elle est définie, promulguée par maints conciles — le IV^e de Latran, par exemple, et celui de Trente, — toujours identique à elle-même, immuable au milieu des fluctuations humaines, corroborée par des miracles, accueillie par l'acceptation enthousiaste de tous les peuples les plus divers. Cette foi est vraiment divine, car elle résiste victorieusement à toutes les subtilités de l'hérésie ainsi qu'à toutes les hostilités brutales. Cette foi qui nous vient de Dieu, rien ne pourra nous l'arracher, et c'est elle que nous attestons aujourd'hui.

Comment Jésus opère-t-il ce prodige ? Cela dépasse nos pauvres esprits, de toute la hauteur infinie d'où nous dominent la Sagesse suprême et la Puissance incréée. Mais le fait que nous sommes trop petits pour bien comprendre ne serait pas une raison suffisante pour révoquer en doute le témoignage du Seigneur.

Pourquoi Jésus accomplit-il ce miracle ? Cela encore nous dépasse, car cela ne peut s'expliquer que par l'immensité de son amour pour nous. Et cependant, quand quelqu'un nous a chéris jusqu'à quitter son ciel pour assurer notre salut et se faire le dernier et l'un des plus méprisés de tous les mortels, quand il a prodigué ses efforts, ses peines, son sang, pour nous amener à la lumière et payer la rançon de nos fautes, pourrait-on s'étonner qu'il ait voulu demeurer près de nous, s'unir à nous pour nous garder la vie, nous conduire, et assurer, par notre bonheur, le triomphe de son effort ? Ce n'est pas pour lui que le Christ a institué l'Eucharistie : il n'en avait aucun besoin. Ce n'est pas pour lui non plus qu'il nous y invite : nous ne lui sommes pas nécessaires. Mais c'est pour nous, pour notre bien, qu'il nous propose de le recevoir, qu'il nous y oblige une fois par an, qu'il nous engage à venir fréquemment, très fréquemment, chaque jour si la chose est possible, à ce sacrement d'amour, à cette Table sainte où il s'offre à nous comme la voie sacrée qui mène au ciel, la vérité qui éclaire les âmes, la vie enfin, la seule vie digne d'être vécue et qui ne connaîtra jamais de terme.

Devant cette attitude de Jésus, quelle sera la nôtre ? Resterons-nous froids, indifférents, blasés, peut-être même dédaigneux ? Oh ! que le Seigneur nous en préserve ! Nous devons répondre à la générosité par l'empressement, à tant d'amour par un peu d'amour. Nous prendrons donc la résolution de *communier plus souvent* et mieux, et, pouvons-nous dire aussi, de communier mieux en communiant plus souvent. A défaut même de plus nobles motifs, notre intérêt nous le commande. Là se trouve le trésor des grâces, là se puise l'énergie surhumaine qui nous permettra de résister aux sollicitations constantes de

l'enfer, de nous relever après les chutes humiliantes, et de surmonter les obstacles. Là se murmurent les consolations célestes dont nous avons soif dans nos malheurs, nos anxiétés, nos découragements et nos souffrances. Là encore, les conseils judicieux, fermes et prudents, sages et assurés.

Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, daigne se faire notre auxiliaire dans notre guerre pour l'idéal, dans notre conquête du paradis ; auxiliaire plus puissant, certes, que nous-mêmes, car réduits à notre seul courage et nos seules forces, nous serions bientôt vaincus dans la lutte ; mais avec l'Eucharistie nous pouvons tout oser et tout entreprendre, notre espérance devient solide, notre succès s'annonce prochain. Ce n'est plus notre vertu, notre faible et misérable vertu qui combat, mais c'est celle de Jésus-Hostie, c'est la vertu d'un Dieu, qui s'incorpore en nous, gage de victoire, de vie et d'immortalité.

II

En présence d'un si profond et si sublime mystère, il vous faut, mes bien chères sœurs, vous pénétrer des *sentiments* nécessaires pour bien accueillir le Maître qui, dans un instant, va se livrer à vous.

Avant de vous agenouiller pour le recevoir, dites-lui votre inébranlable *foi*. Renouvelez-lui la protestation de votre croyance, dont nous rappelions tout à l'heure les inébranlables fondements. Dites-lui : « Seigneur Jésus, *je crois*. Je crois que vous êtes réellement présent sous les espèces eucharistiques ; je le crois sans qu'aucune hésitation n'effleure ma pensée convaincue ; je le crois parce que votre Eglise me l'affirme, je le crois parce que votre infaillibilité divine ne peut permettre à personne de douter. Je crois qu'en cette petite hostie est le Dieu vivant, le Messie Rédempteur, avec son sang et son corps, son âme et sa divinité. Je suis prête à proclamer cette vérité, à la soutenir, à la défendre, dussé-je braver tous les périls, dussé-je affronter les supplices les plus cruels pour confesser ma foi. »

Dites-lui ensuite votre *espérance*. Vous savez bien que s'il vient à vous, c'est pour vous apporter les grâces salutaires, pour vous accompagner dans la traversée de cette vie, pour vous amener jusqu'au port de félicité où la joie sera sans mélange, où vous vous unirez sans fin à sa béatitude sans limites. Proclamez hardiment votre confiance dans l'aide souveraine de Jésus.

Dites-lui encore votre ardent *désir*. La douce et religieuse émotion qui vous étreint, dans la sérénité de votre conscience pure, cette émotion faite de respect adorateur et de généreux amour, cette émotion, dis-je, est le signe secret de vos dispositions pieuses : pourquoi essaieriez-vous de la cacher à Jésus, alors surtout qu'elle doit lui plaire ? Avouez donc bien simplement, ingénument même, au Sauveur, que vous désirez aller à lui, qu'il vous tarde de lui appartenir, que vous êtes saintement impatientes de le recevoir en vous-mêmes et de sentir son cœur sacré battre à l'unisson du vôtre.

Mais que votre affection pour Jésus ne vous empêche pas néanmoins de voir clair en vous-mêmes, de lire dans votre âme les pages tristes qui vous rappellent des égarements, des folies, des fautes et peut-être des reniements. Sans doute vos péchés sont absous. Mais ces misères des jours passés ne laissent-elles pas en vous des traces ou des stigmates ? Et quand même vous n'auriez jamais failli, la nature même de votre être ne vous met-elle pas dans un état d'infériorité redoutable par rapport à celui qui va venir ? Reconnaissez donc votre indignité ; reconnaissez que la visite imméritée du ciel en vous n'est qu'une divine condescendance. Plus votre *humilité* sera profonde, plus vous grandirez aux yeux de Dieu. Répétez, de tout votre cœur, la parole évangélique que la liturgie de la sainte messe place sur les lèvres du prêtre, et qui doit être gravée dans votre pensée recueillie : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous pénétriez dans ma pauvre demeure ; mais dites seulement une parole et mon âme sera sanctifiée et sauvée. »

Alors — mais alors seulement — vous avancerez vers l'autel. Alors le prêtre descendra vers vous, tenant dans la grande coupe d'or la manne du Testament nouveau, le Pain qui ranime les âmes. Alors, les yeux mi-clos et les lèvres tremblantes, vous recevrez l'Hostie céleste, et Jésus reposera en vous.

Que pourrez-vous dire au Seigneur, pendant l'audience qu'il vous accordera ? Prosternez-vous, avant toutes choses, devant la gloire de sa majesté. Celui qui vient d'entrer dans votre poitrine, qui pénètre votre personnalité, qui vit en vous plus que vous-mêmes ne vivez, c'est le Souverain de la terre et des cieux, c'est l'Intelligence qui juge tout, c'est le Créateur, c'est l'Infini, c'est Dieu. *Adorez-le* dans une muette admiration, proclamez sa suprématie, reconnaissez votre misère en sa présence.

Vous lui murmurerez aussi l'hymne de votre *gratitude*. Vous lui devez sans doute la faveur de cette communion. Mais que d'autres grâces offertes, jetées à profusion par lui, à chaque instant de votre existence ! A qui devez-vous la naissance dans un pays chrétien, dans une famille pieuse ; à qui devez-vous l'éducation sainte, les délices d'une Première Communion, l'allègement des péchés absous, la préservation dans les périls, la persévérance dans le bien ? A qui devez-vous tant de bienfaits, ensevelis dans le secret de vos jours, ou répandus autour de vous, car Jésus ne se borne pas à vous aimer vous-mêmes : il bénit ceux pour qui vous priez. Voici venu le moment de la reconnaissance. Dites tout bas à cet incomparable Ami vos mercis émus et chaleureux, pour tout ce que vous vous souvenez avoir reçu de lui, et pour bien d'autres grâces encore, que vous n'avez pu soupçonner et qui vous seront révélées là-haut.

Mais que la multitude des faveurs accordées ne vous intimide nullement pour en *solliciter* de nouvelles. Le bien aspire à se répandre ; Jésus-Christ, bien suprême, n'aime rien tant que de donner. L'instant est propice pour faire accueillir vos requêtes. Priez pour vos âmes débiles, demandez la grâce d'être sauvées et de terminer votre vie par une sainte mort. Priez pour vos nécessités journalières, pour

toutes les belles tendances de votre âme, pour tous vos nobles et fiers désirs. Priez aussi pour ceux qui vous entourent, pour les justes, afin qu'ils soient comblés, pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent. Priez pour vos familles et vos amis, afin que les larmes soient séchées, que les deuils amers s'éclaircissent, pour que les bons espoirs s'accomplissent et que la paix règne dans les cœurs. Elargissez toujours votre prière : priez pour votre paroisse et votre diocèse, pour toute la France et pour toute l'Eglise, pour toutes les âmes du monde terrestre, comme pour les âmes retenues dans l'exil du purgatoire. Jésus est là pour vous écouter avec patience, avec plaisir. Or c'est Jésus qui a dit aux hommes : « Demandez donc (comme il convient), vous serez toujours exaucés. »

Pour répondre aux largesses d'en-haut, sachez, mes sœurs, à votre tour, *offrir* quelque chose au bon Maître. Vous lui rendrez, certes, infiniment moins que vous n'avez reçu. Vous ne donnerez presque rien, mais vous donnerez tout ce qui est en votre pouvoir : vos oblations et vos sacrifices, vos résignations, vos saintes joies, vos actes vulgaires et quotidiens que transfigurera l'amour ; vous donnerez vos œuvres et vos personnes, vos pensées avec votre cœur, vous ne garderez rien pour vous : Jésus ne s'est-il pas donné tout entier ?

Et vous préciserez cette dîme bénie par quelques résolutions pratiques, soigneusement prévues, exécutées avec rigueur. Ces résolutions saintes — différentes d'après chaque âme — relieront votre existence entière à votre communion fervente, perpétueront en vous les floraisons de salut, maintiendront votre amitié céleste avec le Christ qui s'immole pour vous.

Allez donc, mes bien chères sœurs, allez clôturer votre retraite, allez couronner vos efforts à la Table où Dieu vous attend. Pendant ces quelques jours qui viennent de s'écouler, le souffle de l'Esprit a passé sur vos âmes, le ciel lui-même vous a montré ce qu'il fallait réformer en vous, ce qu'il fallait y implanter solidement pour que vous deveniez plus agréables à Dieu. Les heures bénies vont finir : qu'elles s'achèvent en apothéose. Que votre retraite se termine dans une effusion d'amour ; comme gage de votre persévérance, dédiez-vous tout entières à Jésus. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XX

DIMANCHE DE PAQUES

La Résurrection prouvée par les apparitions

> ***Ubi est, mors, victoria tua ?***
> **O mort, où est ta victoire ?**

Il y a trente-trois siècles, les bords de la mer Rouge étaient témoins d'une scène terrible et grandiose. Sur un geste de Moïse, les eaux, un moment séparées pour livrer passage au peuple juif, venaient de se rejoindre et d'engloutir l'armée égyptienne lancée à sa poursuite. Et pendant que les Hébreux regardaient avec épouvante la ruée des flots, sinistres exécuteurs de la vengeance divine, Moïse entonna ce cantique de reconnaissance (qu'on trouve au chapitre xv de l'Exode) : « Chantons un hymne au Seigneur, il a magnifiquement fait éclater sa gloire, il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. » Et tout le peuple, dans un enthousiasme indescriptible, répéta cet hymne triomphal.

Aujourd'hui, m. f., nous célébrons un fait plus éclatant que ce miracle merveilleux. Ce n'est plus la mer qui est vaincue et qui obéit jusqu'en ses dernières profondeurs, c'est l'invincible mort. Forte de ses succès millénaires, elle a osé toucher à la chair du Fils de Dieu, mais aujourd'hui elle rend sa proie avec épouvante. « *Ubi est, mors, victoria tua ?* O mort, où est ta victoire ? »

Chantons le triomphe de notre Maître, prélude de notre propre résurrection.

La résurrection de Jésus-Christ n'est pas une légende, une pieuse croyance ; c'est *un fait historique*, et il serait à souhaiter que tous les faits d'histoire auxquels nous donnons notre assentiment, jouissent de la même certitude.

Jésus-Christ est ressuscité, *car il est apparu.* Ouvrons notre Evangile et assistons à quelques-unes des apparitions du Sauveur.

* *

Jésus apparut d'abord à sainte Marie-Madeleine. Cette pieuse servante du divin Maître pleurait près du tombeau vide, quand, s'étant penchée pour y regarder encore, elle vit deux anges assis à la place où avait été déposé le corps, l'un à la tête et l'autre aux pieds. L'un d'eux lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? — Ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis. » Puis, se retournant, elle vit Jésus qui lui parla. Elle courut annoncer cette nouvelle aux apôtres.

A une heure de là, les saintes femmes, revenant du sépulcre désert, marchaient en toute hâte, quand Jésus leur apparut sur la route et les salua. « Ne craignez point, leur dit-il, allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, là ils me verront. » — Au reste, le message des saintes femmes ne fut pas bien accueilli par les apôtres, pas plus que celui de Madeleine, on refusa de les croire, on les traita de cerveaux en délire... Les femmes ont tant d'imagination !

Or, *le même jour,* vers le soir, sur la route de Jérusalem à Emmaüs, deux disciples furent abordés par un voyageur. Ils étaient tristes, et l'étranger leur demanda la cause de leur abattement. « Eh quoi ! répondirent-ils, ne savez-vous pas ce qui s'est passé à Jérusalem ces jours-ci ? Nous espérions que Jésus viendrait délivrer Israël, mais il y a trois jours qu'il est mort. » — Cependant l'étranger leur rappela que le Christ devait souffrir ; puis, interprétant les Saintes Ecritures, il leur montra, en commençant par Moïse, tout ce qui le concernait. Leur cœur était brûlant, cependant ils ne reconnurent pas leur Maître. Mais quelques instants plus tard, assis à la même table, en le voyant rompre le pain comme à la dernière Cène, ils s'écrièrent : « C'est Lui ! »